

ROLAND BAUMANN & HUBERT ROLAND (DIR.)
**«Carl-Einstein Kolloquium 1998. Carl Einstein in
Brüssel : Dialogue über Grenzen / Carl Einstein à
Bruxelles : dialogues par-dessus les frontières»**
(BAYREUTHER BEITRÄGE ZUR LITERATURWISSENSCHAFT 22)
Bern (e.a.), Peter Lang, 2001, 314 p.

Le tableau *Prostituées à Bruxelles* d’Otto Dix, le recueil d’articles *Das Logbuch* d’Otto Flake, la pièce de théâtre *Die Etappe* de Gottfried Benn ou les nouvelles de Carl Sternheim rassemblées sous le titre *Chronik von des zwanzigsten Jahrhunderts Beginn* sont autant de traces de la présence d’artistes allemands à Bruxelles pendant la Première Guerre mondiale. Depuis une dizaine d’années, cette concentration d’une partie de l’avant-garde en Belgique a attiré l’attention des germanistes ³¹. Le

présent volume constitue les actes du colloque Carl Einstein organisé en novembre 1998 au musée Charlier à Saint-Josse. Carl Einstein (1885-1940), écrivain allemand expressionniste, arriva en Belgique en 1916. Il était à ce moment surtout connu pour ses écrits sur la sculpture nègre. Il travailla dans différents services du gouvernement général (e.a. au musée du Congo à Tervuren), mais c’est en novembre 1918 qu’il sortit de l’ombre en jouant un rôle important dans les troubles révolutionnaires s’étant alors produits à Bruxelles.

Comme dans tout ouvrage collectif, chaque auteur présente aussi ici son domaine de prédilection sans qu’un fil rouge réunisse nécessairement les contributions. Les éditeurs Roland Baumann (ULB) et Hubert Roland (UCL) ont choisi de diviser l’ouvrage en trois grands chapitres : primitivisme et avant-gardes, occupation et révolution, médiateurs culturels belgo-allemands.

La première partie devrait surtout intéresser les historiens de l’art et les spécialistes de Carl Einstein. Par ses écrits sur l’art nègre, celui-ci essayait de démontrer l’intérêt du primitivisme pour l’art européen. Ces efforts doivent être mis

31 RAINER RUMOLD & OTTO KARL WERCKMEISTER (dir.), *The ideological crisis of expressionism. The literary and artistic war colony in Belgium 1914-1918*, Columbia, 1990 et, plus récemment, HUBERT ROLAND, *Die deutsche literarische ‘Kriegskolonie’ in Belgien, 1914-1918. Ein Beitrag zur Geschichte der deutsch-belgischen Literaturbeziehungen 1900-1920*, Berne/Francfort-sur-le-Main (e.a.), 1999.

en parallèle avec le développement du cubisme depuis les années 1906-1907. Bechie Paul N’Guessan, par exemple, relève l’influence des oeuvres venant du Congo belge dans les écrits d’Einstein.

La deuxième sous-division démontre tout l’intérêt que l’historiographie belge de la Première Guerre mondiale peut tirer de l’attention pour cette colonie d’artistes allemands résidant en Belgique. Sophie de Schaepdrijver nous livre la première (!) analyse scientifique sur Bruxelles en tant que ville occupée, en essayant de recontextualiser l’espace dans lequel Einstein comme tant d’autres artistes allemands ont vécu. Elle tente aussi de périodiser ces quatre années d’occupation qui sont souvent présentées comme un bloc homogène. Pour la première phase (1914-1916), elle fait ressortir l’existence du culte patriotique “qui ne doit rien au bourrage de crâne officiel” (p. 130) et qui montre que cette culture de guerre venant d’en bas, soulignée en premier par Jean-Jacques Becker, existait bel et bien aussi en Belgique. Les deux dernières années se caractériseraient par une certaine usure patriotique. Si cette division qui cadre avec les évolutions observées à l’étranger, est sûrement exacte dans les grandes lignes, on peut cependant regretter que De Schaepdrijver se base encore sur un corpus de sources assez réduit. Ainsi elle souligne la morosité de la fête nationale en juillet 1917 pour souligner l’abattement qui se répandrait à Bruxelles. Mais elle ne parle pas de la fête du Roi en novembre

de la même année, où des manifestations conduites par des étudiants se déroulèrent au centre de Bruxelles pendant un certain temps sans que la police belge ou allemande n’arrive à canaliser la foule.

Quatre autres articles de ce chapitre posent la question de la prétendue ‘pureté’ de l’activité culturelle en Belgique occupée. Ulrich Tiedau montre l’importance que certains milieux en Allemagne attribuaient à la culture comme moyen de pouvoir gagner la population belge et surtout flamande. L’instrumentalisation de la culture est bien illustrée par la déclaration de l’historien Lamprecht prononcée en mars 1915 : “*Man gewinnt kein Volk durch Machtpolitik. Man gewinnt es auch nicht durch Wirtschaftspolitik (...) Wenn wir uns in Belgien behaupten wollen, müssen wir mit dem freien und offenen Herzen des Erziehers an das Volk herangehen*” (p. 147) ³². En s’intéressant de plus près au commerce des livres, Tiedau démontre l’interdépendance potentielle et réelle entre la vie culturelle et économique. La *Kulturpolitik* pratiquée pendant les années d’occupation est à la base de son développement systématique dans la politique étrangère allemande aussi bien pendant la république de Weimar, que pendant le national-socialisme et la RFA. Christina Kott s’intéresse à la même problématique en analysant de plus près la politique artistique et muséale des Allemands en Belgique. Elle relève dans ce contexte un conflit qui semble avoir existé à l’intérieur du monde académique belge confronté à

32 “On ne gagne aucun peuple à sa cause par une politique de force, ni par une politique économique (...) Si nous voulons nous affirmer en Belgique, il faudra l’approcher avec le cœur libre et ouvert d’un pédagogue”. C’est nous qui soulignons.

une demande de collaboration venant du côté allemand. Hubert Roland (en collaboration avec Nathalie Toussaint) essaie justement d’approfondir les questions qui tournent autour de l’autonomie de la culture et des fins pour lesquelles celle-ci peut être instrumentalisée. Dans sa thèse, cet aspect était peu abordé; en s’intéressant à Friedrich Markus Huebner (1886-1964), Roland tente cette fois de poser plus clairement la problématique. Huebner, écrivain et publiciste, travaillait e.a. dans la *Politische Abteilung* pendant la guerre. Pour Roland, le rôle de Huebner, qui se situe entre la propagande culturelle et le dialogue interculturel, est ambigü. On sera cependant étonné de la contradiction qui semble exister entre les deux auteurs de l’article. En effet, dans la deuxième partie écrite par Toussaint, l’historienne d’art nous livre une vision plus manichéenne : pour elle, Huebner est un personnage “pour le moins obscur”, un “opportuniste” (p. 195). Dans un article un peu court, Christine van Everbroeck analyse la relation qui existait entre l’avant-garde artistique flamande et l’activisme. José Gotovitch s’intéresse à la révolution de novembre 1918 à Bruxelles, en se basant notamment sur des archives allemandes ayant jusqu’à aujourd’hui peu attiré l’attention des historiens.

La troisième partie rassemble cinq contributions assez divergentes. Fabrice van de Kerckhove consacre son étude à Ernst Stadler (1833-1914), qui passa les dernières années de sa vie à Bruxelles où il rédigea la

plupart de ses poèmes. Roland Baumann nous livre en une quinzaine de pages un portrait très vivant de Kurt Grünebaum (1910-1988), cet antifasciste allemand qui se réfugia en Belgique en 1933 et y resta jusqu’à la fin de sa vie. Grünebaum fut un des premiers à s’intéresser à de multiples sujets abordés dans ce volume (p.ex. les événements révolutionnaires). Deux minuscules articles de Cécile Watelet et d’Anne-Cécile Huwart sont consacrés respectivement à Rainer Maria Rilke et la Flandre, et à Friedrich Eisenlohr. Ine Van Linthout conclut l’ouvrage en présentant les fruits de son mémoire consacré à l’image de la Flandre dans la littérature allemande entre 1933 et 1945.

Le livre démontre une nouvelle fois l’intérêt de combiner littérature et histoire. La destruction d’une grande partie des archives allemandes concernant la Première Guerre mondiale rend le témoignage des écrivains allemands d’autant plus intéressant. Néanmoins, on peut parfois regretter une certaine absence de cohérence. Ainsi le dernier sous-chapitre consacré aux médiateurs culturels belgo-allemands aurait peut-être gagné en substance si on y avait appliqué de manière systématique le paradigme du transfert développé et théorétisé par les deux germanistes Michel Espagne et Michel Werner³³. Certains articles présentent un intérêt particulier. Ainsi l’histoire des intellectuels pendant la guerre est encore trop souvent écrite en se limitant à un groupe assez

33 MICHEL ESPAGNE & MICHEL WERNER, *Transferts culturels. Les relations interculturelles dans l’espace franco-allemand (XVIIe-XXe siècles)*, Paris, 1988.

réduit d'écrivains³⁴. Or les contributions qui problématisent le rapport entre mobilisation spirituelle et active des intellectuels enrichissent fortement la discussion.

Benoît Majerus

³⁴ Cf. encore récemment chez WOLFGANG J. MOMMSEN, *Bürgerliche Kultur und politische Ordnung. Künstler, Schriftsteller und Intellektuelle in der deutschen Geschichte 1830-1933*, Francfort-sur-le-Main, 2000, p. 178-239.